

EUGENE IONESCO

RHINOCEROS

Sous les regards effarés de BERENGER en plein désarroi, son ami JEAN se métamorphose en *rhinocéros*; la contagion commence à s'étendre à toute la société. Dans cette scène burlesque et fantastique, la mutation physique traduit l'évolution du personnage séduit par la morale « rhinocérique » : il rejette l'humanisme pour revenir à la loi de la jungle, en invoquant les arguments qui ouvrent la voie à toutes les dictatures. On notera l'importance des « éléments scéniques matériels ». Dans la dramaturgie de Ionesco, en effet, le théâtre est autant visuel qu'auditif : « Tout est permis au théâtre : incarner des personnages, mais aussi matérialiser des angoisses, des présences intérieures. Il est donc non seulement permis, mais recommandé, de faire jouer les accessoires, faire vivre les objets, animer les décors, concrétiser les symboles » (*Expérience du théâtre*, 1958).

JEAN : Après tout, les rhinocéros sont des créatures comme nous, qui ont droit à la vie au même titre que nous!

BÉRENGER : A condition qu'elles ne détruisent pas la nôtre. Vous rendez-vous compte de la différence de mentalité ?

JEAN, *allant et venant dans la pièce, entrant dans la salle de bains, et sortant* : Pensez-vous que la nôtre soit préférable ?

BÉRENGER : Tout de même, nous avons notre morale à nous, que je juge incompatible avec celle de ces animaux.

JEAN : La morale ! Parlons-en de la morale, j'en ai assez de la morale, elle est belle la morale ! Il faut dépasser la morale.

BÉRENGER : Que mettriez-vous à la place ?

JEAN, *même jeu* : La nature !

BÉRENGER : La nature ?

JEAN, *même jeu* : La nature a ses lois. La morale est antinaturelle.

BÉRENGER : Si je comprends, vous voulez remplacer la loi morale par la loi de la jungle !

JEAN : J'y vivrai, j'y vivrai.

BÉRENGER : Cela se dit. Mais dans le fond, personne...

JEAN, *l'interrompant, et allant et venant* : Il faut reconstituer les fondements de notre vie. Il faut retourner à l'intégrité primordiale. [...] L'humanisme est périmé ! Vous êtes un vieux sentimental ridicule. (*Il entre dans la salle de bains.*)

BÉRENGER : Enfin, tout de même, l'esprit...

JEAN, *dans la salle de bains* : Des clichés ! vous me racontez des bêtises.

BÉRENGER : Des bêtises !

JEAN, *de la salle de bains, d'une voix très rauque, difficilement compréhensible* : Absolument.

BÉRENGER : Je suis étonné de vous entendre dire cela, mon cher Jean ! Perdez-vous la tête ? Enfin, aimeriez-vous être rhinocéros ?

JEAN : Pourquoi pas ? Je n'ai pas vos préjugés.

BÉRENGER : Parlez plus distinctement. Je ne vous comprends pas. Vous articulez mal.

JEAN, *toujours de la salle de bains* : Ouvrez vos oreilles !

BÉRENGER : Comment ?

JEAN : Ouvrez vos oreilles. J'ai dit : pourquoi pas ? ne pas être rhinocéros ? J'aime les changements.

BÉRENGER : De telles affirmations venant de votre part... (*Bérenger s'interrompt, car Jean fait une apparition effrayante. En effet, Jean est devenu tout à fait vert. La bosse de son front est presque devenue une corne de rhinocéros.*) Oh ! vous semblez vraiment perdre la tête ! (*Jean se précipite vers son lit, jette les couvertures par terre, prononce des paroles furieuses et incompréhensibles, fait entendre des sons inouïs.*) Mais ne soyez pas si furieux, calmez-vous ! Je ne vous reconnais plus.

JEAN, *à peine distinctement* : Chaud... trop chaud. Démolir tout cela, vêtements, ça gratte,

vêtements, ça gratte. *(Il fait tomber le pantalon de son pyjama.)*

BERENGER : Que faites-vous ? Je ne vous reconnais plus ! Vous si pudique d'habitude !

JEAN : Les marécages ! les marécages !

BÉRENGER : Regardez-moi ! Vous ne semblez plus me voir ! Vous ne semblez plus m'entendre !

JEAN : Je vous entends très bien ! Je vous vois très bien ! *(Il fonce vers Bérenger tête baissée.)*

Celui-ci s'écarte.)

BÉRENGER : Attention !

JEAN, *soufflant bruyamment* : Pardon ! *(Puis il se précipite à toute vitesse dans la salle de bains.)*

En vain Bérenger veut calmer son ami dont « la corne s'allonge à vue d'oeil » : Jean menace de le piétiner ! « Au moment où Bérenger a réussi à refermer la porte, la corne du rhinocéros a traversé celle-ci ». La porte s'ébranle sous la poussée continue de l'animal qui émet des barrissements mêlés à des mots à peine distincts : je rage, salaud, etc.

BÉRENGER, *se précipitant dans l'escalier* : Concierge, concierge, vous avez un rhinocéros dans la maison, appelez la police ! Concierge ! *(On voit s'ouvrir le haut de la porte de la loge de la concierge; apparaît une tête de rhinocéros.)* Encore un ! *(Bérenger remonte à toute allure les marches de l'escalier. Il entre dans la chambre de Jean tandis que la porte de la salle de bains continue d'être secouée. Bérenger se dirige vers la fenêtre, qui est indiquée par un simple encadrement, sur le devant de la scène face au public. Il est à bout de force, manque de défaillir, bredouille :) Ah mon Dieu ! Ah mon Dieu ! (Il fait un grand effort, se met à enjamber la fenêtre, passe presque de l'autre côté, c'est-à-dire vers la salle, et remonte vivement, car au même instant on voit apparaître, de la fosse d'orchestre, la parcourant à toute vitesse, une grande quantité de cornes de rhinocéros à la file. Bérenger remonte le plus vite qu'il peut et regarde un instant par la fenêtre.)* Il y en a tout un troupeau maintenant dans la rue ! Une armée de rhinocéros, ils dévalent l'avenue en pente !... *(Il regarde de tous les côtés.)* Par où sortir, par où sortir !... Si encore ils se contentaient du milieu de la rue ! Ils débordent sur le trottoir, par où sortir, par OÙ partir ! *(Affolé, il se dirige vers toutes les portes, et vers la fenêtre, tour à tour, tandis que la porte de la salle de bains continue de s'ébranler et que l'on entend Jean barrir et proférer des injures incompréhensibles. Le jeu continue quelques instants : chaque fois que, dans ses tentatives désordonnées de fuite, Bérenger se trouve sur les marches de l'escalier, il est accueilli par des têtes de rhinocéros qui barrissent et le font reculer. Il va une dernière fois vers la fenêtre, regarde.)* Tout un troupeau de rhinocéros ! Et on disait que c'est un animal solitaire ! C'est faux, il faut reviser cette conception ! Ils ont démoli tous les bancs de l'avenue. *(Il se tord les mains.)* Comment faire ? *(Il se dirige de nouveau vers les différentes sorties, mais la vue des rhinocéros l'en empêche. Lorsqu'il se trouve de nouveau devant la porte de la salle de bains, celle-ci menace de céder. Bérenger se jette contre le mur du fond qui cède; on voit la rue dans le fond, il s'enfuit en criant.)* Rhinocéros ! Rhinocéros ! *(Bruits, la porte de la salle de bains va céder.)*

Rhinocéros, acte II, tableau II (Librairie Gallimard, éditeur).

« JE NE CAPITULE PAS ! »

Abandonné de tous, même de sa fiancée Daisy, BÉRENGER se rend compte que la rhinocérinite est maintenant la normale : seul être humain, il est devenu une sorte de monstre. Ne vaudrait-il pas mieux suivre la masse que de souffrir de la solitude ? Le voudrait-il qu'il ne le pourrait pas : il est allergique à la rhinocérinite. Il symbolise, dit l'auteur, ces « quelques consciences individuelles qui représentent la vérité ». Mais on le sent partagé jusqu'au bout entre l'instinct grégaire et le besoin de liberté. L'interprétation de la pièce et du monologue qui la termine nous est dictée par Ionesco : « Les gens la comprennent-ils comme il faut ? Y voient-ils le phénomène monstrueux de la massification ? [...] En même temps qu'ils sont massifiables, sont-ils aussi, et essentiellement, au fond d'eux-mêmes, tous, des individualistes, des âmes uniques ? »

BÉRENGER : On ne m'aura pas, moi. *(Il ferme soigneusement les fenêtres.)* Vous ne m'aurez pas, moi. *(Il s'adresse à toutes les têtes de rhinocéros.)* Je ne vous suivrai pas, je ne vous comprends pas ! Je reste ce que je suis. Je suis un être humain. Un être humain. [...] Quelle est ma langue ? Est-ce du français, ça ? Ce doit bien être du français ? Mais qu'est-ce que du français ? On peut appeler ça du français, si on

veut, personne ne peut le contester, je suis seul à le parler. Qu'est-ce que je dis ? Est-ce que je me comprends, est-ce que je me comprends ? (*Il va vers le milieu de la chambre.*) Et si, comme me l'avait dit Daisy, si c'est eux qui ont

raison ? (*Il retourne vers la glace.*) Un homme n'est pas laid, un homme n'est pas laid ! (*Il se regarde en passant la main sur sa figure.*) Quelle drôle de chose ! A quoi je ressemble alors ? A quoi ? (*Il se précipite vers un placard, en sort des photos, qu'il regarde.*) Des photos ! Qui sont-ils tous ces gens-là ? M. Papillon, ou Daisy plutôt ? Et celui-là, est-ce Botard ou Dudard, ou Jean ? ou moi, peut-être ! (*Il se précipite de nouveau vers le placard d'où il sort deux ou trois tableaux.*) Oui, je me reconnais ; c'est moi, c'est moi ! (*Il va raccrocher les tableaux sur le mur du fond, à côté des têtes des rhinocéros.*) C'est moi, c'est moi. (*Lorsqu'il accroche les tableaux, on s'aperçoit que ceux-ci représentent un vieillard, une grosse femme, un autre homme. La laideur de ces*

portraits contraste avec les têtes des rhinocéros qui sont devenues très belles. Bérenger s'écarte pour contempler les tableaux.) Je ne suis pas beau, je ne suis pas beau. (*Il décroche les tableaux, les jette par terre avec fureur, il va vers la glace.*) Ce sont eux qui sont beaux. J'ai eu tort ! Oh, comme je voudrais être comme eux. Je n'ai pas de corne, hélas ! Que c'est laid, un front plat. Il m'en faudrait une ou deux, pour rehausser mes traits tombants. Ça viendra peut-être, et je n'aurai plus honte, je pourrai aller tous les retrouver. Mais ça ne pousse pas ! (*Il regarde les paumes de ses mains.*) Mes mains sont moites. Deviendront-elles rugueuses ? (*Il enlève son veston, défait sa chemise, contemple sa poitrine dans la glace.*) J'ai la peau flasque. Ah, ce corps trop

blanc, et poilu ! Comme je voudrais avoir une peau dure et cette magnifique couleur d'un vert sombre, une nudité décente, sans poils, comme la leur ! (*Il écoute les barrissements.*) Leurs chants ont du charme, un peu âpre, mais un charme certain ! Si je pouvais faire comme eux. (*Il essaye de les imiter.*)

Ahh, Ahh, Brr ! Non, ça n'est pas ça ! Essayons encore plus fort ! Ahh, Ahh, Brr ! non, non, ce n'est pas ça, que c'est faible, comme cela manque de vigueur ! Je n'arrive pas à barrir. Je hurle seulement. Ahh, Ahh, Brr ! Les hurlements ne sont pas des barrissements ! Comme j'ai mauvaise conscience, j'aurais dû les suivre à temps. Trop tard maintenant ! Hélas, je suis un monstre, je suis un monstre. Hélas, jamais je ne deviendrai 40 rhinocéros, jamais, jamais ! Je ne peux plus changer. Je voudrais bien, je voudrais tellement, mais je ne peux pas. Je ne peux plus me voir. J'ai trop honte ! (*Il tourne le dos à la glace.*) Comme je suis laid ! Malheur à celui qui veut conserver son originalité ! (*Il a un brusque sursaut.*) Eh bien tant pis ! Je me défendrai contre tout le monde ! Ma carabine, ma carabine ! (*Il se retourne face au mur du fond où sont fixées les têtes des rhinocéros, tout en criant :*) Contre tout le monde, je me défendrai, contre tout le monde, je me défendrai ! Je suis le dernier homme, je le resterai jusqu'au bout ! Je ne capitule pas ! - Rideau.

Rhinocéros, acte III (Librairie Gallimard, éditeur).

LE ROI SE MEURT

La hantise de la mort est presque toujours présente dans l'œuvre de Ionesco. Dans *Le Roi se meurt*, nous assistons, comme à une *cérémonie* (c'était le titre initial de la pièce), aux diverses étapes marquant le passage de la vie à la mort. BERENGER I^{er} parcourt tout le « programme » des pensées et des réactions humaines dans les derniers moments : incrédulité, révolte, désespoir, résignation, oubli, impression que tout s'anéantit. Sa deuxième épouse, MARIE, la reine bien-aimée, a beau recourir à toutes sortes de consolations, BERENGER ne connaît que cette terrible évidence : *il meurt*, et plus rien n'existera pour lui. Scandale d'autant plus intolérable qu'il est le roi. Mais, dans toute la pièce, il se comporte comme un homme ordinaire ; chacun, à la naissance, ne reçoit-il pas le monde comme un royaume dont il sera dépossédé à sa mort ? Pièce « classique » par le thème, la progression, la tenue du style, *Le Roi se meurt* n'en porte pas moins la marque de son auteur : le pathétique de la scène trouve ici son contrepoint dans les dissonances qui provoquent notre réflexion, l'indifférence du GARDE proclamant les bulletins de santé, et la rigueur impitoyable de MARGUERITE, la première épouse détestée, qui conduira la « cérémonie » jusqu'à sa phase ultime.

MARIE (*au Roi dans un fauteuil à roulettes*) : Je t'aime toujours, je t'aime encore.

LE ROI : Je ne sais plus, cela ne m'aide pas.

LE MEDECIN : L'amour est fou.

MARIE, *au Roi* : L'amour est fou. Si tu as l'amour fou, si tu aimes intensément, si tu aimes absolument, la mort s'éloigne. Si tu m'aimes moi, si tu aimes tout, la peur se résorbe. L'amour te porte, tu t'abandonnes et la peur t'abandonne. L'univers entier, tout ressuscite, le vide se fait plein.

LE ROI : Je suis plein, mais de trous. On me ronge. Les trous s'élargissent, ils n'ont pas de fond. J'ai le vertige quand je me penche sur mes propres trous, je finis.

MARIE : Ce n'est pas fini, les autres aimeront pour toi, les autres verront le ciel pour toi.

LE ROI : Je meurs.

MARIE : Entre dans les autres, sois les autres. Il y aura toujours... cela, cela.

LE ROI : Quoi cela ?

MARIE : Tout ce qui est. Cela ne périt pas.

LE ROI : Il y a encore... Il y a encore... Il y a encore si peu.

MARIE : Les générations jeunes agrandissent l'univers.

LE ROI : Je meurs.

MARIE : Des constellations sont conquises.

LE ROI : Je meurs.

MARIE : Les téméraires enfoncent les portes des cieux.

LE ROI : Qu'ils les défoncent.

LE MEDECIN : Ils sont aussi en train de fabriquer les élixirs de l'immortalité.

LE ROI : Incapable ! Pourquoi ne les as-tu pas inventés toi-même avant ?

MARIE : De nouveaux astres sont sur le point d'apparaître.

LE ROI : Je rage.

MARIE : Ce sont des étoiles toutes neuves. Des étoiles vierges.

LE ROI : Elles se flétriront. D'ailleurs, cela m'est égal.

LE GARDE, *annonçant* : Ni les anciennes ni les nouvelles constellations n'intéressent plus Sa Majesté, le Roi Bérenger !

MARIE : Une science nouvelle se constitue.

LE ROI : Je meurs.

MARIE : Une autre sagesse remplace l'ancienne, une plus grande folie, une plus grande ignorance, tout à fait différente, tout à fait pareille. Que cela te console, que cela te réjouisse.

LE ROI : Je meurs, je meurs.

MARIE : Tu as préparé tout cela.

LE ROI : Sans le faire exprès.

MARIE : Tu as été une étape, un élément, un précurseur. Tu es de toutes les constructions. Tu comptes. Tu seras compté.

LE ROI : Je ne serai pas le comptable. Je meurs.

MARIE : Tout ce qui a été sera, tout ce qui sera est, tout ce qui sera a été. Tu es inscrit à jamais dans les registres universels.

LE ROI : Qui consultera les archives ? Je meurs, que tout meure, non, que tout reste, non, que tout meure puisque ma mort ne peut remplir les mondes ! Que tout meure. Non, que tout reste.

LE GARDE : Sa Majesté le Roi veut que tout le reste reste.

LE ROI : Non, que tout meure.

LE GARDE : Sa Majesté le Roi veut que tout meure.

LE ROI : Que tout meure avec moi, non, que tout reste après moi. Non, que tout meure. Non, que tout reste. Non, que tout meure, que tout reste, que tout meure.

MARGUERITE : Il ne sait pas ce qu'il veut. [...]

LE MEDECIN : Il ne sais plus ce qu'il veut. Son cerveau dégénère, c'est la sénilité, le gâtisme.

LE GARDE, *annonçant* : Sa Majesté devient gâ...

MARGUERITE, *au Garde, l'interrompant* : Imbécile, tais-toi. Ne donne plus de bulletins de santé

pour la presse. Ça ferait rire ceux qui peuvent encore rire et entendre. Ça réjouit les autres, ils surprennent tes paroles par la télégraphie.

LE GARDE, *annonçant* : Bulletins de santé suspendus, d'ordre de Sa Majesté la reine Marguerite.

Le Roi se meurt (Librairie Gallimard, éditeur).